

Indépendance : le mot et la chose

Contempler le mur

Yvon Rivard

Volume 26, numéro 3 (153), juin 1984

Indépendance : le mot et la chose

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1984). Contempler le mur. *Liberté*, 26(3), 27–33.

YVON RIVARD

CONTEMPLER LE MUR

L'indépendantisme a fait couler un fleuve d'encre, et ce n'est pas peu dans un pays qui tend à se définir presque exclusivement par ses ressources naturelles. Bien sûr, on pourrait déplorer toute cette dépense de matière grise et j'avoue ressentir, à l'instant même, une certaine fatigue à l'idée de m'expliquer, une fois de plus, avec cela qui questionne et dévore toutes les réponses que je lui fournis depuis de nombreuses années. Mais comme la pensée, d'une part, est la seule ressource qui s'épuise à ne pas se dépenser et se renouvelle dans le paradoxe et que, d'autre part, l'avenir du Québec a été et est encore notre premier koan, force m'est de renoncer à mes scrupules («n'ai-je pas mieux à faire que de contempler le mur?» se demande le moine zen fatigué de ressasser les données contradictoires de l'énigmatique vérité proposée par le maître) et de fixer à nouveau la version québécoise de l'éternelle question: «Etre et ne pas être, c'est comme une glycine s'appuyant à un arbre» — «Nous nous baignons et nous ne nous baignons pas dans le même fleuve». Je suis bien conscient que ce nouvel exercice risque d'être vain mais je ne crois pas qu'il suffise de se taire ou d'affirmer qu'Héraclite et Empédocle débattent d'un faux problème pour tarir le fleuve ou en réconcilier les rives. Ainsi j'admire tous ceux qui face à l'indépendance ont choisi de s'en laver les mains, de se libérer

de cette problématique, mais la question que je me pose est la suivante: si ce dont je me libère est aussi ce qui me libère, comment peut-on nier une chose et la dépasser, comment peut-on assécher le fleuve et s'y laver les mains? Fin et traduction de la métaphore fluviale: l'indépendance est au Québec ce que l'œuvre est à la pensée, c'est-à-dire cette épreuve du réel à laquelle seuls les immortels peuvent se dérober.

Sont immortels ceux qui sont déjà morts, sont déjà morts ceux qui croient que l'échec référendaire est définitif et qui se soustraient néanmoins à ce verdict en proclamant que la libération collective passe désormais par la libération individuelle. Puisque le Parti québécois a récupéré la dynamique indépendantiste au profit d'une nouvelle classe dominante, enterrons le P.Q. et l'indépendance et retournons à nos bonnes vieilles solutions imaginaires rajeunies par les discours californiens ou par l'émergence de luttes plus urgentes et concrètes (le pacifisme, les garderies, les pluies acides, les homosexuels, etc.). *Back at the ranch!* Cultivons notre jardin et mourons dans l'illusion d'une nouvelle vie. Après tout, rien ne nous empêche de pratiquer le tantra yoga ou la nouvelle écriture, de domestiquer les ordinateurs ou nos complexes. Comment avons-nous pu être assez bêtes pour croire que notre salut était lié au Québec et celui du Québec à l'indépendance? Au fond, toute cette histoire se termine bien et nous voici enfin libres d'entreprendre de belles et grandes choses. Fin et traduction des post-mortem alternatifs (intellectuels, affectifs, esthétiques ou sociaux) de l'indépendantisme: de même que la faillite de son entreprise serait la providentielle libération de l'entrepreneur ainsi rendu à une oisiveté plus féconde, la liquidation de la question nationale serait la véritable indépendance du Québec enfin mûr pour d'autres défis. Cette maturité me rappelle, hélas, certains sermons prononcés au lendemain de la Conquête ou encore l'astucieuse sagesse d'un certain renard: quand la branche est trop haute, c'est que les raisins sont trop verts.

Pierre Vallières écrit qu'il «préfère être de ceux

qui ressentent l'écroulement des vieux mythes comme une libération»¹. Mais comment appelle-t-on ce qui «s'écroule» sous le poids d'aucune réalité, un désir qui «tombe» avant son accomplissement, une image qui ne s'abolit pas dans l'objet? Le mythe est précisément tout ce qui nous libère d'un réel dont on se détourne ou auquel on n'a pas encore accès. Contrairement à ce que pense Vallières, ce n'est pas celui qui «se souvient» qui régresse mais bien celui qui «oublie» et qui croit pouvoir ainsi accélérer l'histoire. La psychanalyse ne nous a-t-elle pas appris que les libérations hâtives (celles qui nient sans intégrer), une fois passé l'euphorique sentiment de légèreté qu'elles procurent, engendrent des jougs encore plus contraignants? L'impasse dans laquelle le Québec se retrouve aujourd'hui tient à une pratique juvénile de la liberté. Après s'être affranchi de l'Eglise qui avait trahi et exploité ses aspirations religieuses, il s'apprête à s'affranchir du politique qui a trahi et exploité ses aspirations socio-culturelles. Je sais bien que l'esprit ne peut progresser qu'en brûlant ses certitudes et que l'imagination est le laboratoire du réel, mais encore faut-il qu'on sacrifie et dissèque autre chose que des fœtus, sinon on risque de ne jamais renaître de ses cendres. Or nos certitudes et notre réalité ont-elles accouché jusqu'à ce jour de structures, de systèmes ou de pouvoirs dont la perfection signerait l'arrêt de mort? J'en doute fort. A vouloir aller trop vite on ne va nulle part! Ainsi en est-il de celui qui prétend faire éclater la langue sans la posséder ou qui espère écrire à la vitesse grisante du rêve: comme l'écrit Henri Michaux, au sortir d'une expérience mescalinienne, «trop de frappes, sans faire une impression, prennent le souterrain» (*Les Grandes épreuves de l'esprit*).

1. Pierre Vallières, «Vers un Québec post-nationaliste?», dans *Changer de société, Québec/Amérique*, 1982, p. 55.

Ce qui fait le plus cruellement défaut au Québec, c'est le sens de l'œuvre, ce pouvoir de soutenir une question jusqu'à ce qu'elle trouve dans l'impossibilité même d'une réponse sa forme la plus achevée («Contempler le mur: quand votre esprit sera pareil à ce mur, alors vous entrerez sur la Voie»). Au premier échec (par exemple: comment concilier l'indépendance et notre américanité croissante, l'utopie et le politique, le «prêtre» et le «guerrier», etc.), nous supprimons la difficulté pour nous engager «courageusement» dans des voies moins complexes (l'avenir est à gauche, à droite, en haut, en bas, dans les œufs, dans la poule, etc.), ces raccourcis que nous offre toute pensée amputée du paradoxe qui la déployait dans le temps. Nous prenons notre ferveur pour de la lucidité, nos partis pris pour des risques, nos choix pour des solutions, et nous nous étonnons, quelque temps plus tard, que les raccourcis nous aient ramenés à notre point de départ. Ce que Vallières appelle «l'axe des conduites de rupture» sur lequel s'inscrivait «le défi de l'incertitude»² me semble une parfaite illustration de cette peur du temps, de cette impossibilité de dialectiser la pensée et l'action, dans la mesure où il affirme que ce nouvel axe doit remplacer «l'axe indépendantiste». Qu'on me comprenne bien: je ne condamne pas, loin de là, toutes ces conduites mais je pense qu'elles se condamnent elles-mêmes à l'échec en se donnant pour exclusives de même que certaines pratiques littéraires s'enlisent dans le nouveau pour s'être trop impatientement dégagées des contraintes de l'ancien. Kafka (qu'on ne peut tout de même pas qualifier de réactionnaire ou de conformiste!) écrit ceci, que Vallières et tous les indépendantistes déçus auraient intérêt à méditer: «Dans le combat entre toi et le monde, soutiens le monde.» La pensée, l'individu ne peut se singulariser vraiment, c'est-à-dire se structurer, que par la résistance de plus en plus forte

2. Cf. Pierre Vallières, *op. cit.*, pp. 27-54.

que lui oppose l'objet. Ainsi, au lieu de déplorer que le réel tarde à se conformer à notre vision, que l'État soit devenu trop fort ou que le Parti québécois ait réduit l'idéal indépendantiste, nous devrions y voir l'une des phases inévitables de tout processus de libération ou de création: il est normal que la nature résiste au changement, les choses aux mots, l'État à l'individu, le pouvoir aux rêves. Relever le défi dès lors ne consiste pas à s'enfermer dans la solitude ombrageuse de l'innocente victime ou à se donner de nouveaux objets, de nouveaux ennemis (comme le fit le P.Q. en novembre 1981: référendum interne et grande violence verbale), mais bien à fortifier le sujet en l'obligeant à poursuivre le combat sur tous les fronts.

En janvier 1976, alors que la plupart des indépendantistes projetaient dans le politique tous leurs espoirs collectifs et individuels, j'écrivais que «le Québec sera conscient ou ne sera pas, que l'indépendance du Québec sera globale ou ne sera pas»³. Je voulais souligner ainsi la nécessité de récupérer le plus tôt possible cette projection en identifiant les diverses forces qui animaient le mouvement indépendantiste. Je n'utilisais pas l'expression «pratiques alternatives», même si le contenu de celles-ci n'était pas très éloigné de ce travail de libération qu'il me semblait urgent d'entreprendre, précisément parce que dans mon esprit il ne s'agissait pas d'alternatives mais de maturation. Dissocier le privé du public, le culturel du politique, l'individuel du collectif, l'imaginaire du réel, tels ont toujours été notre tentation et notre destin. Cette démarche, contrairement à ce qu'on pourrait penser, a contribué à affaiblir «les deux royaumes», a donné des individus et des fictions très fragiles (sans intériorité ou bouffés par elle, trop légers ou trop lourds). J'en suis donc à réécrire ce que j'écrivais en 1976, mais en insistant, cette fois, sur la

3. «Libération et indépendance», *Liberté* no 103, janvier-février 1976, p. 8.

nécessité d'inscrire notre volonté d'accomplissement, notre désir d'être dans un projet politique, ce qui n'implique nullement une sorte de retour à l'unanimité mais nous oblige à soumettre notre pensée et nos actes à l'implacable exigence du réel dont le politique est ici (comme la guerre à certaines époques pour certains pays) l'une des composantes. «Rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre! Paysan!». Au sortir du «rêve québécois», puissions-nous lire dans cet adieu de Rimbaud autre chose qu'un constat d'échec, le début de ce second cycle de voyance qui vise la plus haute magie: l'étreinte du réel.

Repenser l'indépendance? Il m'apparaît plutôt que la véritable tâche est de commencer à penser et à agir de façon plus rigoureuse, d'en arriver à pouvoir assumer les contradictions au lieu de se laisser éblouir, fragmenter et paralyser par elles. Oserai-je l'écrire? Le piétinement de l'indépendantisme est directement relié à notre immaturité psychologique et intellectuelle. Nous avons la libération facile, d'où notre impuissance chronique et nos révolutions tranquilles. Nous consommons les idées, les problèmes et les luttes avec une rapidité déconcertante, c'est-à-dire que nous en changeons dès qu'ils deviennent insolubles, atteignent à la solidité inébranlable du mur. Cette mobilité évidemment se donne pour la plus haute lucidité: le Québec découvre le monde, nous sommes des mutants, etc. («Que veut dire, en effet, le nationalisme, le concept même de libération nationale, tout comme celui de lutte de classes au stade actuel de l'opérationnalité cybernétique et informatisée du système mondial?»⁴) Or, je le répète, ce dont je me libère est aussi ce qui me libère. Autrement dit, seule l'indépendance peut me libérer de l'indépendantisme. Certains prétendent que symboliquement l'indépendance est déjà chose faite. Je veux bien, mais j'attends d'avoir des preuves,

4. *Pierre Vallières, op. cit., p. 25.*

de voir les œuvres. Or je regarde en moi, autour de moi et je ne vois que quelques signes et désirs de cette connaissance et de ce pouvoir dont l'indépendance politique serait le symbole. Seul le fruit confirme l'accomplissement du germe, tout le reste relève d'une rhétorique rassurante de l'attente: à force d'affirmer qu'une chose viendra, on en vient à croire qu'elle est déjà là. C'est ainsi que les indépendantistes et les autres ont tendance à s'octroyer l'existence pour avoir depuis dix, quinze ou vingt ans plus ou moins réussi quelques examens.

Une dernière métaphore: le Québec d'aujourd'hui ressemble à cet étudiant qui croit que le D.E.C. ou le doctorat qu'il vient d'obtenir va lui assurer l'autonomie. S'il ne consent pas bientôt à s'inscrire à l'épreuve du réel, ses titres pourraient bien lui servir d'épithète. Car ce que le koan de la contemplation du mur ne dit pas mais sous-entend, c'est que si l'esprit ne devient pas le mur il sera écrasé par lui.

Mars 1984.